



# La diversification des formes de la transmission culturelle : quelques éléments de réflexion à partir d'une enquête longitudinale sur les pratiques culturelles des adolescents

Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé, Nathalie Berthomier

## ► To cite this version:

Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé, Nathalie Berthomier. La diversification des formes de la transmission culturelle : quelques éléments de réflexion à partir d'une enquête longitudinale sur les pratiques culturelles des adolescents. *Recherches familiales*, 2011, pp.71-80. <halshs-00579246>

**HAL Id: halshs-00579246**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00579246>**

Submitted on 23 Mar 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

# LA DIVERSIFICATION DES FORMES DE LA TRANSMISSION CULTURELLE : QUELQUES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION À PARTIR D'UNE ENQUÊTE LONGITUDINALE SUR LES PRATIQUES CULTURELLES DES ADOLESCENTS

Sylvie Octobre, Christine Détérez, Pierre Mercklé, Nathalie Berthomier

*Outil conceptuel de « situation » des individus dans l'espace social, la notion de capital culturel comporte à la fois une dimension matérielle (faite de biens culturels possédés en propres ou mis à disposition dans l'environnement familial), mais également une dimension immatérielle, incorporée cette fois dans les individus, sous la forme de dispositions, d'un « habitus ». C'est pour rendre compte de la transmission et de l'accumulation de ces ressources que la métaphore de l'héritage et de la transmission est généralement mobilisée en sociologie de la culture. Si ses vertus heuristiques sont incontestables, elle doit cependant être utilisée avec précaution, en raison de la complexité des processus de formation et de transformations des dispositions en matière de comportements culturels : c'est ce que nous nous proposons de montrer, à partir d'un certain nombre de réflexions suscitées par l'analyse des premiers résultats d'une grande enquête longitudinale sur les transformations des comportements culturels des enfants et des adolescents, réalisée entre 2002 et 2008 par le ministère de la Culture et de la Communication.*

En matière de comportements culturels, le recours à la métaphore de l'héritage et de la transmission indique que les individus « reçoivent » une partie de leurs dispositions, qu'ils en acquièrent également au cours de leur vie, et qu'ils tendent à en « passer » également une partie à la génération suivante<sup>[1]</sup>. Mais même si elle permet de rendre compte de façon commode de la persistance

---

[1] Birgit BECKER, « The Transfer of cultural knowledge in the early childhood : social and ethnic disparities and the mediating role of familial activities », *European sociological review*, vol. 26, n° 1, 2010, pp. 17-29. L'auteur montre l'impact de certaines activités culturelles (notamment le fait de lire des livres aux enfants) sur la transmission intergénérationnelle du capital culturel incorporé.

de la stratification sociale des comportements culturels<sup>[2]</sup>, cette métaphore doit pourtant être maniée avec précaution, ne serait-ce que parce qu'elle peut avoir pour effet de sous-estimer à la fois la complexité des modalités de la socialisation familiale<sup>[3]</sup> – au sein de laquelle il faudrait par exemple distinguer le rôle du père, celui de la mère, ceux des frères et sœurs, selon le sexe et le rang de l'enfant dans la fratrie<sup>[4]</sup> – et la possibilité d'autres formes de transmission à l'œuvre en dehors de la famille, par exemple entre copains, ou à l'école... C'est donc à une discussion des vertus heuristiques et des limites de la notion de transmission culturelle que nous nous livrons ici, en nous appuyant à la fois sur les recherches récentes en sociologie de la culture, de la famille, de l'enfance et de l'individu, et sur les premiers résultats d'une grande enquête quantitative longitudinale, réalisée par le ministère de la Culture et de la Communication à partir du suivi d'un panel de 4 000 enfants, issus du Panel 1997 de l'Éducation nationale, donc entrés en CP en 1997. Les mêmes enfants ont ainsi été interrogés par questionnaires à quatre reprises, soit tous les deux ans, entre 2002 et 2008, c'est-à-dire entre 11 ans et 17 ans. Les questionnaires portaient sur leurs loisirs, leurs goûts, leur vision du monde, leurs copains, leur rapport à l'école et à leurs parents. Le champ des loisirs ainsi couvert par l'enquête comprend les médias audiovisuels (télévision, radio, écoute de musique enregistrée), le multimédia (jeux vidéo, ordinateur et Internet), la lecture (BD, presse et magazine, livres), les pratiques amateurs (artistiques et sportives), ainsi que le jeu. En 2002, les parents avaient également été interrogés sur leurs loisirs, leurs valeurs, les activités qu'ils avaient faites avec leurs propres parents, leurs projets pour leur enfant.

## ◀ La transmission culturelle n'est pas une reproduction à l'identique

En matière de culture, il est possible d'hériter d'un tableau, d'une bibliothèque, ou même de jeux de société oubliés dans une malle. Mais les héritiers de ces biens culturels n'héritent pas de façon mécanique, « à l'identique », des goûts de leurs parents pour ce tableau, pour les livres qui composaient cette bibliothèque et les jeux que contenait la malle. Pour commencer, le passage d'une génération à la suivante porte la trace de toutes sortes de mutations (économiques, sociales, technologiques...) qui sont autant de « filtres » entre ce qui est transmis et ce qui est hérité, et qui transforment les objets, leurs significations culturelles, et leurs usages, au fil des générations<sup>[5]</sup>. La notion même de « transmission culturelle » change donc historiquement de sens : une comparaison des pratiques éducatives de trois générations montre ainsi une évolution des modèles éducatifs vers des formes moins hiéar-

[2] La comparaison des résultats des enquêtes quantitatives sur les pratiques culturelles des Français réalisées à intervalles réguliers par le ministère de la Culture aboutit à la conclusion implacable qu'« aucune réduction significative des écarts entre catégories socioprofessionnelles n'est observable depuis 1973 ». Même, il apparaît que dans tous les domaines, les premiers bénéficiaires de la démocratisation culturelle, ceux qui en ont profité pour augmenter leur consommation et la fréquence de leurs pratiques beaucoup plus spectaculairement que les autres catégories sociales, ce sont... les cadres supérieurs et les professions intellectuelles (Olivier DONNAT, « La stratification sociale des pratiques culturelles et son évolution 1973-1997 », *Revue française de sociologie*, vol. 40, n° 1, janvier-mars 1999, pp. 111-119).

[3] Martine SEGALÉN, « Familles : de quoi héritons-nous ? », in Jean-François DORTIER (dir.), *Familles, permanences et métamorphoses*, Éd. Sciences Humaines, 2002.

[4] Des études portant sur les dynamiques familiales montrent ainsi que les membres d'une même fratrie ne « reçoivent » pas la même chose de la même manière. Voir par exemple Frank J. SULLOWAY, *Les enfants rebelles*, Paris, Odile Jacob, 1999.

[5] Willy LAHAYE, Jean-Pierre POURTOIS, Huguette DESMET, *Transmettre. D'une génération à l'autre*, Paris, PUF, 2007.

chiques, plus égalitaires<sup>[6]</sup>, et surtout plus « relationnelles ». Ces transformations, si elles ne se réduisent évidemment pas à cela, se traduisent en particulier par une spectaculaire progression de toutes les formes d'accompagnement culturel d'une génération par la suivante, qui est bien perçue par les parents des enfants suivis dans notre enquête : presque sans aucune exception, ils déclarent faire systématiquement plus souvent les différentes activités avec leurs enfants que leurs propres parents ne les faisaient avec eux (voir *Tableau 1*).

**Tableau 1. Trois générations de partage des activités culturelles et de loisirs (%)**

	<b>Quand vous aviez une dizaine d'années, quelles activités vos parents faisaient-ils souvent avec vous ?</b>	<b>Quelles sont celles que votre enfant fait souvent avec vous ? (question posée quand l'enfant avait 11 ans)</b>
Jouer	37,5	85
Lire des livres, raconter des histoires	34	57
Regarder la télévision	43	91,5
Se promener	74	93
Faire du jardinage, du bricolage	32,5	60
Faire du sport	11,5	51
Écouter de la musique	20,5	69
Faire des activités artistiques	12	38,5
	<b>Et allaient-ils avec vous-même rarement ?</b>	<b>Votre enfant est-il allé au moins une fois avec vous ?</b>
Au cinéma	46,5	84,5
Au cirque	33,5	69
Au zoo, dans un parc animalier, un aquarium	58	87
À la bibliothèque	14	61,5
À des matches, des manifestations sportives	7,5	53
À des concerts	30	28,5
Dans des musées, des monuments	14	60,5
À des spectacles de danse, au théâtre, à l'opéra	21,5	43

Base : tous les parents.

Lecture : 43 % des parents ont déclaré que leurs propres parents regardaient souvent la télévision avec eux quand ils avaient une dizaine d'années.

[6] Martine SEGALÉN, Nicolas LAPIERRE, Claudine ATTIAS-DONFUT, *Le nouvel esprit de famille*, Paris, Odile Jacob, 2002.

La transmission, en matière de culture, n'est donc pas réductible à un « travail » des parents sur les enfants : c'est beaucoup plus une affaire de « climat familial »<sup>[7]</sup> que de projet éducatif explicite. Les transmissions culturelles, comme d'autres types de transmissions<sup>[8]</sup>, fonctionnent bien plus par imprégnation<sup>[9]</sup>, de manière implicite, que par imposition explicite<sup>[10]</sup>.

De ce point de vue, le rapport des parents au temps apparaît comme un indicateur pertinent de la probabilité d'investissement de l'enfant dans les loisirs : profondément marqués par les tensions engendrées par la recherche permanente d'équilibre entre les différents temps sociaux, et en particulier entre temps de travail et « temps libre », les rapports parentaux au temps sont socialement différenciés<sup>[11]</sup>. Ils structurent les processus de transmission culturelle beaucoup plus fortement et sûrement que toutes les pédagogies culturelles explicites déployées par les parents : les niveaux les plus élevés de « reproduction » des pratiques culturelles parentales sont ainsi presque systématiquement observés au sein des familles dont les parents sont dotés d'un rapport au temps qui articule, sans les dissocier ni les opposer, idéal d'épanouissement dans le travail et multiplication des activités pour le développement personnel. Et du côté des enfants au contraire, la transmission est souvent beaucoup plus caractérisée par l'activité et la réflexivité qu'on ne le pense aussi : pour le dire très simplement, pas plus qu'on ne fait boire un âne qui n'a pas soif, on ne peut facilement forcer un enfant, *a fortiori* un adolescent, à hériter d'un capital culturel dont il n'a pas (ou n'a pas reçu) l'envie<sup>[12]</sup> : une analyse longitudinale de trajectoire opérée sur les comportements des enfants et des adolescents du panel, entre 11 ans et 17 ans, montre ainsi que parmi ceux qui sont dotés des différents capitaux favorisant une trajectoire de fort investissement dans le loisir (sexe féminin, bon niveau scolaire, mère diplômée, etc.), 15 % présentent en réalité un investissement durablement faible. Les loisirs culturels des enfants et des adolescents ressemblent en réalité de moins en moins à des espaces d'assignation statutaire, et de plus en plus à des espaces de « co-production » des identités<sup>[13]</sup>. « Démocratie familiale », « nouvelle éducation »... telles sont les expressions qui disent ce changement de perception, sinon de posture,

[7] John MOHR, Paul DI MAGGIO, « The intergenerational transmission of cultural capital », *Research in social stratification and mobility*, vol. 14, 1995. Cette notion sert d'intermédiaire aux effets des positions parentales, de leur niveau de diplôme, de leur revenu sur le capital culturel de l'enfant, qui sont indirects. L'imprégnation d'une « culture » dans le milieu familial et son impact sur le devenir des enfants ont également été mis en évidence en matière sportive. Voir récemment Julien BERTRAND, « Entre "passion" et incertitude : la socialisation au métier de footballeur professionnel », *Sociologie du travail*, n° 51, 2009.

[8] C'est le cas notamment des transmissions politiques : voir Annick PERCHERON, « Le domestique et le politique. Types de famille, modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue française de sociologie*, vol. XXXV, n° 5, octobre 1985.

[9] Sylvie OCTOBRE et Yves JAUNEAU « Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n° 4, 2008.

[10] C'est ce que Bernard LAHIRE nomme la « socialisation silencieuse » (« Héritages sexués et incorporation des habitudes et des croyances », in Thierry BLOSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, vol. 9, n° 25, Paris, PUF, 2000), et ce que les théories de l'apprentissage social visent sous le terme de « processus d'observation » (Albert BANDURA, *L'apprentissage social*, Bruxelles, Mardaga, 1980) : le principe de la transmission réside dans l'observation et l'imitation de comportements, mais aussi d'attitudes et de valeurs.

[11] Laurence LE DOUARIN, *Les vertueuses des temps sociaux, ou comment gérer sa vie (comme) au travail*, communication au colloque « Le télétravail, enjeux, règles et pratiques », Bruxelles, 11 décembre 2007.

[12] L'exemple de la lecture est sur ce point frappant : voir notamment Christian BAUDELOT, Marie CARTIER et Christine DETREZ, *Et pourtant ils lisent*, Paris, Seuil, 1989.

[13] François de SINGLY, *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin, 2006.

particulièrement sensible dans les milieux favorisés<sup>[14]</sup>, et dont les objets culturels et leurs usages deviennent les supports privilégiés.

Cela dit, le nouvel « espace des styles de vie » adolescents qui en résulte, pour reprendre l'expression consacrée par Pierre Bourdieu<sup>[15]</sup>, n'en reste pas moins classé et classant : ce qui se transmet malgré tout, ce n'est en effet pas tant la « valeur » ou le « volume » de ce capital, que la position spécifique qu'il occupe et fait occuper dans l'espace social, quand bien même celui-ci évolue d'une génération à l'autre. En ce sens, le changement social fait intégralement partie de ce processus de transmission structurelle : ce qui est intéressant, plus que la comparaison terme à terme des comportements culturels de chaque génération, c'est l'observation de la transmission de systèmes d'appétences différentielles. L'enquête montre ainsi que les parents les plus investis dans les loisirs culturels, quels qu'ils soient, ont des enfants qui ont une probabilité plus élevée de figurer eux aussi parmi les plus investis dans les loisirs culturels, quand bien même les leurs ne sont pas les mêmes que ceux de leurs parents : si on mesure en effet ce degré d'investissement global des uns et des autres par un score agrégé des fréquences des différentes sortes de consommations culturelles<sup>[16]</sup>, on constate que parmi les parents ayant le score d'investissement le plus élevé, 37 % ont des enfants qui, à 11 ans, avaient également le score le plus élevé, alors que ce taux n'est que de 21 % dans l'ensemble de l'échantillon. Cette tendance s'érode avec l'avancée en âge de l'enfant, mais n'en reste pas moins réelle, puisqu'à 17 ans, ils sont encore 28 % (contre 20 % dans l'ensemble de l'échantillon).

Ce travail de transformation à l'œuvre dans les processus de transmission culturelle peut se matérialiser aussi bien par un déplacement des contenus consommés que des modalités de consommation. Ainsi, pendant que les parents écoutent les Beatles sur un lecteur CD, leurs enfants utilisent un lecteur MP3 pour écouter Kyo (arrivé en tête des préférences des adolescents du panel en 2004, quand ils avaient 13 ans) ; ou bien l'un des parents a pratiqué longtemps la musique, et l'enfant une autre activité artistique amateur. Cette transmutation des supports de la construction d'identités culturelles doit évidemment aux effets de contexte, déjà évoqués, notamment ceux liés à l'évolution de l'offre culturelle : l'apparition de nouveaux objets culturels (notamment en matière de multimédia) et l'évolution du niveau de diffusion des équipements ont un impact direct sur les phénomènes de transmission entre générations. Ainsi, parmi les enfants dont les parents ont une activité artistique, plus des deux tiers (68,5 %) en ont une également, contre seulement 39 % parmi les enfants dont les parents n'ont pas d'activité artistique, ce qui atteste de l'importance de la transmission de la pratique artistique ; mais seuls 28 % des enfants dont un des parents fait de la musique en font eux-mêmes, la proportion étant de 26 % pour la danse. La transmission culturelle est un processus de transmutation, non seulement des biens, des pratiques et des usages, mais également des goûts. C'est très clair par exemple en matière de musique, où il y a ce qui est transmis et ce qui est transmuté. D'un côté, ce qui est transmis, c'est le goût pour la musique et la propension plus ou moins forte à l'éclectisme<sup>[17]</sup> : à 11 ans,

[14] François de SINGLY, *Comment aider l'enfant à devenir lui-même ?*, Paris, Armand Colin, 2009.

[15] Pierre BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979.

[16] On a affecté une note à chaque fréquence (0 pour jamais ou presque jamais, 1 pour 1 à 2 fois par mois, 2 pour 1 à 2 fois par semaine, 3 pour tous les jours ou presque) et sommé les réponses pour la télévision, la radio, l'écoute de musique, les jeux vidéo, l'ordinateur, la lecture de livres, de BD, de magazines, la pratique artistique amateur, et la pratique sportive.

[17] Voir notamment Richard A. PETERSON, « Understanding Audience Segmentation : From Elite and Mass to Omnivore and Univore », *Poetics*, n° 21, 1992, pp. 243-258 ; Philippe COULANGEON, « La stratification sociale des goûts musicaux. Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie*, mars 2003, pp. 3-33.

plus de la moitié (52 %) des enfants dont les parents écoutent de la musique tous les jours ou presque, en écoutent eux-mêmes quotidiennement, contre seulement 29 % des enfants dont les parents n'écoutent jamais ou presque jamais de musique ; et plus du quart (27 %) des enfants dont les parents déclarent aimer au moins cinq genres musicaux, en aiment également au moins cinq, contre moins de 5 % des enfants dont les parents ne citent aucun genre musical apprécié, et 8 % de ceux dont les parents n'en citent qu'un seul. Mais d'un autre côté, cela ne signifie pas que les goûts musicaux des parents et des enfants, et leur variété, s'appuient sur les mêmes genres de musique. Les enfants n'aiment en effet ni systématiquement tous les mêmes genres musicaux (sauf à 13 ans, avec l'hégémonie de la mode du R'n'B), ni les mêmes genres musicaux que leurs parents (voir *Tableau 2*) : le goût des parents pour la musique classique, le jazz, le rock, les variétés françaises ou les musiques du monde va être « traduit » par leurs enfants en un goût pour le rock, les autres préférences parentales semblant faire l'objet de transmissions fonctionnant plus selon la logique de l'héritage. Et de ce fait, le rock est en passe d'occuper dans l'espace des goûts musicaux de la nouvelle génération la « position » qu'occupait la musique classique et le jazz dans l'espace des goûts de la génération précédente, au terme d'un processus de « légitimation » en partie similaire à celui qu'avait connu justement le jazz au cours des générations antérieures<sup>[18]</sup>.

**Tableau 2. Les genres musicaux préférés par les enfants, en fonction des genres musicaux appréciés par leurs parents (première place du palmarès)**

%	Genres musicaux aimés par les parents	Genre musical préféré par les enfants			
		11 ans	13 ans	15 ans	17 ans
20,5	Musique classique	Variétés françaises	R'n'B	Rock	Rock
12,7	Jazz	Variétés internationales	R'n'B	Rock	Rock
22,4	Rock	Variétés internationales	R'n'B	Rock	Rock
20,5	Variétés internationales	Variétés internationales	R'n'B	Rock	Rock
48,7	Variétés françaises	Variétés internationales	R'n'B	R'n'B	Rock
29,4	Musique du monde	Variétés internationales	R'n'B	R'n'B	Rock
12,3	Dance	Variétés internationales	R'n'B	R'n'B	Techno
6,1	Techno	Techno	R'n'B	R'n'B	Techno
5,0	Rap	Rap	R'n'B	R'n'B	Rap
6,3	R'n'B	R'n'B	R'n'B	R'n'B	Rap

Base : tous les enfants.

Lecture : Le tableau présente le genre musical le plus apprécié des enfants à chaque âge (celui qui arrive en tête du palmarès), en fonction des goûts musicaux de leurs parents. Par exemple, 20,5 % des parents aiment la musique classique, et à 11 ans, les enfants de ces parents qui aiment la musique classique, plaçaient les variétés françaises en tête du palmarès de leurs genres musicaux préférés.

[18] Richard A. PERTERSON, « A Process Model of the Folk, Pop and Fine Arts Phases of Jazz », in Charles NANRY (dir.), *American Music : From Storyville to Woodstock*, New Brunswick, N.J., Transaction Books, 1977.

## ◀ Diversité des modes et des acteurs de la transmission

La transmission culturelle n'a donc plus grand-chose d'un processus mécanique dans le huis clos d'une relation de socialisation dont les parents seraient en outre les seuls instigateurs. Pour commencer, la transmission familiale elle-même ne se limite pas à l'influence parentale, elle emprunte en réalité des voies de plus en plus complexes : l'augmentation du nombre de générations en présence<sup>[19]</sup>, la recomposition des familles, les mutations des relations entre leurs membres, ont provoqué un accroissement des « transmetteurs » potentiels, dans un jeu d'influences croisées et parfois contradictoires, au sein duquel le rôle de la fratrie est souvent sous-évalué. Intervenant comme un intermédiaire entre la socialisation juvénile (par les pairs adolescents) et la socialisation familiale, les frères et les sœurs peuvent être des accompagnateurs, voire des initiateurs des pratiques et des consommations. C'est le cas par exemple en matière de télévision : tout au long de l'adolescence, plus de la moitié des enfants regardent la télévision avec des membres de leur fratrie, et quand l'émission préférée a été découverte par l'intermédiaire d'un tiers, à 11 ans c'est par un frère ou une sœur dans un quart des cas. En outre, en matière de culture, les enfants et les adolescents ont une part active dans ces processus de transmission : la transmission culturelle suppose une action des héritiers qui est toujours une transformation, une réinterprétation qui permet le processus d'appropriation, mais également une combinaison entre divers éléments, issus de scènes différentes. Il faut ainsi souligner l'influence des « copains » dans l'appropriation des produits issus des industries culturelles<sup>[20]</sup>, influence dont la montée en puissance oblige à une réévaluation de l'impact de la sociabilité amicale sur la construction du rapport à la culture des enfants<sup>[21]</sup>. Avec l'avancée dans l'adolescence, les activités se déprennent progressivement de la sphère familiale, pour insérer l'enfant dans le cercle des pairs : tous les indicateurs témoignent du caractère primordial de la sociabilité amicale, faisant de ce moment de la vie le temps des copains. Bien sûr, ceux-ci sont à la fois prescripteurs et accompagnateurs des pratiques, effectuées collectivement : dès la fin de l'école primaire, les copains semblent davantage initiateurs dans la découverte de la plupart des activités que les frères et sœurs et les parents ; et avec l'avancée en âge, les copains et copines sont de plus en plus présents dans les consommations culturelles et de loisirs (voir *Tableau 3* page suivante).

Même les activités comme la radio, l'ordinateur et la musique, de moins en moins partagées avec les frères et sœurs, sont de plus en plus des supports de partages amicaux. Les sorties sont plus encore que les autres activités l'occasion de se retrouver entre amis, quel que soit le lieu fréquenté : l'accompagnement amical, relativement faible au sortir du primaire, ne cesse d'augmenter au cours de l'adolescence, signe notamment des gains en autonomie de déplacement. Si le cinéma (à 11 ans, 21,5 % des enfants à y être allés l'avaient fait la dernière fois avec un copain ou une copine, et cette proportion atteint 81 % à 17 ans), les discothèques

[19] Claudine Attias-Donfut a montré tout l'intérêt de travailler sur l'observation des transmissions entre trois générations et la manière dont cette observation peut permettre celle du changement social : « Rapports de générations, transfert intrafamilial et dynamique macrosociale », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n° 4, 2000.

[20] Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2005.

[21] François DUBET, « Paradoxes et enjeux de l'école de masse », in Olivier DONNAT et Paul TOLILA (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

**Tableau 3. Consommations avec les copains/copines et avancée en âge (%)**

Activité	11 ans	13 ans	15 ans	17 ans
Regarder la télévision	8	12	17	22
Écouter la radio	8	17	18,5	21,5
Écouter de la musique enregistrée	20	25	33,5	40
Faire du sport	57,5	64,5	71,5	70
Jouer à des jeux vidéo	22	31,5	38	45,5
Utiliser un ordinateur	12	18,5	21	20,5
Pratiquer une activité artistique amateur	36,5	38,5	40	44

Base : enfants effectuant l'activité considérée et ayant au moins un(e) ami(e).

Lecture : À 11 ans, 8 % des enfants qui regardent la télévision au moins une fois par mois, le font en général avec au moins un copain ou une copine.

(respectivement 25 % et 88 %), les manifestations sportives (de 21 % à 63,5 %) et les concerts (de 15,5 % à 66 %) sont les lieux privilégiés de cette sociabilité amicale, il est remarquable que même des lieux ou sorties apparemment plus éloignés des intérêts partagés au cours de l'adolescence soient également l'occasion de sorties juvéniles : c'est le cas notamment du musée (15,5 % des 11 ans et 32 % des 17 ans), et des sorties ancrées dans la culture légitime, comme le théâtre, l'opéra ou la danse (20,5 % à 11 ans, 50 % à 17 ans). Le réseau amical est également pourvoyeur d'informations ou d'objets culturels, et de signaux de labellisation<sup>[22]</sup>. Dès la fin du primaire, 36 % des enfants échangent des jeux vidéo avec leurs copains, 33 % des cassettes, disques, CD, 24 % des vidéos et des DVD et 29 % des livres. C'est dire que les copains influent fortement sur la construction du rapport aux activités culturelles, mais aussi que les produits culturels jouent un rôle important dans les relations d'amitié, notamment à partir de la seconde moitié du collège. Au total, avec l'avancée en âge, les copains et copines sont donc de plus en plus présents quantitativement et qualitativement dans la prescription et l'accompagnement des consommations culturelles et de loisirs, et l'enquête met clairement en évidence la force du lien entre le plaisir à réaliser une activité et celui à être entre amis, les deux s'entretenant réciproquement : c'est qu'en réalité, nombre de pratiques peuvent également être perçues comme un prétexte, ou un support de cette sociabilité à la fois dans ses dimensions performatives et discursives, à tel point qu'elle peut elle-même être vue comme une pratique culturelle à part entière<sup>[23]</sup>.

Enfin, l'école promeut des activités, modèles et valeurs culturelles classiquement légitimes, dont l'acceptation dépend de la situation scolaire de l'enfant – performance, adhésion aux normes scolaires –, valeurs qui sont souvent plutôt congruentes avec celles des familles des

[22] Les enquêtes qualitatives montrent les contraintes inhérentes à cette inscription des pratiques dans le réseau amical, avec la stigmatisation que peut amener le faux pas en matière de goûts... Voir Bernard LAHIRE, *La culture des individus*, Paris, La Découverte, 2004.

[23] François HERAN, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et Statistiques*, n° 216, décembre 1988 ; Claire BIDART, *L'amitié, un lien social*, Paris, La Découverte, 1997.

catégories supérieures, et opposées aussi bien à celles des familles populaires qu'à celles portées par les groupes juvéniles. Si l'influence directe d'un professeur, par le biais de conseils ou d'initiation à telle ou telle pratique, est très faible – seuls 5,5 % des enfants qui lisent ont découvert le dernier livre lu par l'entremise d'un professeur –, l'impact incitatif de l'école reste important en matière de sorties culturelles<sup>[24]</sup>. À 11 ans, 51 % des enfants ayant visité un musée étaient accompagnés par un professeur lors de leur dernière visite, et 54 % à 17 ans. De même, près d'un tiers des enfants de 11 ans (40,5 % des adolescents de 17 ans) étant allés à un spectacle de danse, au théâtre ou à l'opéra, l'ont fait dans le cadre d'une sortie scolaire. L'effet de l'école peut aussi se saisir à travers l'image qu'elle a auprès des enfants au fil de l'avancée en âge, image qui rejaillit sur les objets, valeurs ou comportements qu'elle promeut à travers son programme institutionnel<sup>[25]</sup>. L'évolution des opinions sur l'école indique combien le lien avec l'institution se distend et devient plus critique : le sentiment d'ennui en classe passe de 5 % en fin de primaire à 22 % au lycée, et le sentiment d'inutilité de 1,5 % à 8 %, les sentiments de rejet étant toujours plus marqués chez les garçons. Les bénéfices culturels de l'école sont en définitive parfois périphériques et indirects : l'entrée au collège, avec son brassage scolaire et son regroupement des effectifs, fait de l'institution scolaire, aux yeux des adolescents, le meilleur endroit... où se faire des copains ! Les rapports à l'école n'en restent pas moins complexes et problématiques et le champ culturel, notamment celui de la culture classique et des institutions qui la diffusent, pâtit du rapport étroit qu'il entretient avec l'institution scolaire, ce qui se traduit par une prise de distance croissante, avec l'avancée en âge, vis-à-vis des sortes de biens et d'usages culturels qu'elle valorise traditionnellement.

Les modèles, les références et les contraintes spécifiques à l'œuvre au sein de ces différents espaces de socialisation (la famille et son « climat », les copains, l'école...) fonctionnent comme des ressources en partie indépendantes les unes des autres, que les enfants et les adolescents peuvent mobiliser ou rejeter à différents moments et selon des combinaisons variables en fonction de leur identité sexuée, de leur origine sociale, mais aussi de la place assignée aux différentes activités dans la construction de soi au fil du temps. Dans cette situation caractérisée à la fois par la pluralité et la désynchronisation des instances et des modalités de la transmission culturelle, les inflexions des comportements et des représentations, même si elles semblent se jouer d'abord à l'échelle individuelle<sup>[26]</sup>, ne s'en articulent pas moins les unes aux autres jusqu'à engendrer de véritables mutations intergénérationnelles. La féminisation tendancielle des habitus cultivés en est une bien identifiée<sup>[27]</sup>, tout comme la modification des normes éducatives et des discours sur l'épanouissement de l'enfant à travers les loisirs<sup>[28]</sup>, ou

[24] Cette influence de l'école est particulièrement perceptible chez les enfants de catégories populaires. Ainsi, en fin de primaire, les enfants d'ouvriers ont plus souvent réalisé leur dernière fréquentation au cinéma, au musée et au théâtre avec un professeur que les enfants de cadres. Cet effet est toujours perceptible au lycée. Pourtant, cela reste clairement le domaine dans lequel les inégalités culturelles se sont maintenues pratiquement à l'identique au cours des trente dernières années, comme l'a montré Olivier DONNAT (*Revue française de sociologie*, 1999, *op. cit.*).

[25] François DUBET, *Le déclin de l'institution*, Paris, Le Seuil, 2002.

[26] Bernard LAHIRE, « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, La Découverte, Paris, 2001.

[27] François de SINGLY, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, novembre 1993, pp.54-64.

[28] Martine SEGALLEN, Nicole LAPIERRE, Claudine ATTIAS-DONFUT, 2002, *op. cit.* ; Martine SEGALLEN, « Familles : de quoi héritons-nous ? » in *Familles, permanences et métamorphoses*, Paris, Ed. Sciences Humaines, 2002.

encore le maintien à l'adolescence d'une « plasticité » dispositionnelle qu'on croyait propre aux plus jeunes âges de la vie, et qui semble, avec l'entrée dans l'âge adulte, se cristalliser, au moins dans les classes favorisées, en une tendance à l'éclectisme qui pourrait être un des nouveaux ressorts de la distinction. Aux prises avec ces mutations, la période des biographies culturelles couverte par l'enquête apparaît comme les scènes d'un processus complexe de transmission, d'appropriation, de combinaison, de recomposition et de mobilisation différentielles des comportements culturels et des représentations dont ils sont les supports et les produits, scènes sur lesquelles les adolescents doivent à la fois avoir « le bon âge », le « bon genre », mais également se situer comme fils ou fille de ses parents, tout en inventant les formes culturelles spécifiques de leur génération, en partie distinctes de celles de la génération précédente.